

De la convenance d'être né



Fabrice
Hadjadj

Souviens-toi de ton père et ta mère
quand tu sièges au milieu des grands,
de crainte que tu ne t'oublies en leur présence,
que tu ne te conduises comme un sot,
et que tu en arrives à souhaiter de n'être pas né
et à maudire le jour de ta naissance
Livre Ben Sira 23,14.

De l'inconvénient à la convenance

1. L'inconvénient d'être né n'a pas attendu la naissance de Cioran pour être proclamé. Dans *La dispute d'Homère et d'Hésiode*, que Nietzsche attribuait à Alcidas, disciple de Gorgias (célèbre pour son traité sur le non-être), Hésiode demande d'entrée de jeu :

–Fils de Mélès, Homère, sage de par les dieux,
Réponds-moi, quelle est la meilleure des choses pour l'homme ?

Et Homère de répondre :

–Tout d'abord, ne pas naître : telle est la meilleure des choses
Puis, une fois né, franchir au plus tôt les portes de l'Hadès¹.

La critique d'une telle affirmation n'a pas non plus attendu notre naissance pour être faite. Dans sa lettre à Ménécée, Épicure cite et objecte immédiatement.

Il est bien niais celui qui tient qu'il vaut mieux ne pas naître et "une fois né, franchir au plus tôt les portes de l'Hadès". S'il croit cela, pourquoi ne quitte-t-il point la vie ? Il en a les moyens, pour peu qu'il le veuille vraiment ! Et s'il n'a voulu que nous payer d'un bon mot, il se montre léger sur un sujet qui n'est pas frivole².

1 HÉSIODE, *La Théogonie, Les Travaux et les Jours, et autres poèmes*, trad. P. Brunet (modifiée), Le Livre de Poche, 1999, p. 317.

2 D. LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, II, trad. R. Genaille (modifiée), GF, Flammarion, 1965, p. 233.

L'argument *ad hominem* – « c'est celui qui le dit qui l'est », ou plutôt, en l'occurrence, « qui devrait ne pas être là pour le dire » – se double d'un argument logique. D'une part, celui qui affirme que le mieux est de n'être pas né, puis, une fois né, de quitter au plus vite ce monde, aurait dû s'être tué avant même d'énoncer sa phrase. À cette déloyauté (contradiction existentielle) s'ajoute le « bon mot », c'est-à-dire le mauvais, sonnait fort mais très faible en raison (contradiction logique). Celui qui parle ainsi, déparle. Il use de son existence pour dénoncer son existence, scie la branche sans laquelle il ne serait pas là pour scier.

Sans doute faut-il être assez matérialiste pour penser comme Épicure. Son adversaire, en invoquant une « catastrophe de la naissance³ », suppose que nous étions, et que nous étions mieux, avant que de naître. Purs esprits, voici que nous avons chuté dans des corps, tels des oiseaux pris dans la glu. La réponse épicurienne prend donc un tour anthropologique : l'homme est charnel, esprit et corps, etc. Et pour mettre un point final au débat, dépassant la simple anthropologie, la métaphysique pourra toujours démontrer la convertibilité de l'être et du bien.

Thème

2. Reste qu'on ne nous a pas attendus, ni Cioran ni moi, pour que le débat soit clos. Et c'est pour cela qu'il se rouvre. Nés après la bataille, nous avons l'impression d'être de trop, superflus, liés à une contingence inutile. Le monde se serait aussi bien passé de nous. À quoi bon, dès lors, toutes vos explications rationnelles ? Plus elles ferment la question en général, plus elles m'éconduisent en tant que particulier.

Vous me démontrez, spinoziste ou providentialiste : « Ne te plains pas, il fallait que tu existasses, ça ne pouvait pas être autrement... » Vous reconduisez la contingence de ma naissance à une nécessité. Vous la faites remonter à une cause première, et sa rationalisation aboutit à ma délégitimation. En effet, au lieu d'être légitimé par quelqu'un, je suis expliqué par quelque chose. Pourquoi dès lors ne crierais-je pas comme Jérémie : *Maudit soit le jour où je suis né !* (Jérémie 20, 14).

Ce que je voudrais approcher dans ces lignes, c'est qu'on ne peut démontrer qu'il est bon d'être né, parce que la bonté de la naissance ne s'éclaire que dans une autre naissance, celle de la Nativité, et donc

³ CIORAN, *De l'inconvénient d'être né*, in *Œuvres*, Quarto, Gallimard, 1995, p. 1271.

de l'Incarnation et, au-delà, de la filiation éternelle. Or l'Incarnation, non moins que la Création, ne ramène pas la contingence à la nécessité. Que la Création puis l'Incarnation dussent avoir lieu, les théologiens ne peuvent le démontrer. Dieu est libre. Dieu est Dieu. Aussi la théologie se contente-t-elle d'arguments de « convenance⁴ ». *Convenientia* serait ici à entendre au sens fort de *convenir* – venir ensemble, se rencontrer, aller, non pas à quelque chose, mais à quelqu'un dont la liberté est souveraine et la sagesse nous dépasse. Impossible de le comprendre, mais nous pouvons le laisser se révéler, et l'approcher en étant attentifs aux harmoniques de sa polyphonie bien souvent dissonante.

Ce qui était pressenti par les rituels anciens. La naissance n'y était pas tant justifiée par une compréhension qui en abolissait la contingence et le mystère, que par un dédoublement ou un redoublement qui les confirmaient : « Nulle part, dans aucune société, observe l'anthropologue Maurice Godelier, un homme et une femme ne suffisent à eux seuls à faire un enfant⁵. » Partout les dieux s'invitent dans le lit nuptial. Et le rite de passage, rehaussant la trace divine, double la naissance sexuelle d'une naissance spirituelle.

À la naissance accidentelle qui mène à une mort nécessaire est donnée une autre naissance qui assume déjà la mort et mène à une résurrection. L'initié est un « deux fois né », un « fils engendré aujourd'hui » : la peau de Seth, meurtrier d'Osiris, devient le berceau où Osiris se relève. Ce qui se devinait à travers les mythes d'Osiris ou de Dionysos est révélé en réalité par le Christ. Et loin d'y comprendre quelque chose, nous restons comme Nicodème bouche bée : naître à nouveau, naître d'en-haut, *comment cela peut-il se faire ?* (Jean 3,8).

Fabrice
Hadjadj

Chercher un principe de raison suffisante à la naissance, c'est la détruire en sa liberté foncière, sa gratuité irréductible, sa grâce peut-être, et la ramener à une évidence de système : partie bien encadrée dans le tout, relation de quelque chose à quelque chose et non de quelqu'un à quelqu'un, adéquation et non alliance, explication et non amour. À sa logique des noms communs, la naissance oppose une généa-logique des noms propres, et fait signe vers un *Logos* (Verbe) qui est aussi *Monogenos* (Premier-né).

4 Voir Gilbert NARCISSE, *Les raisons de Dieu. Argument de convenance et esthétique théologique selon saint Thomas d'Aquin et Hans Urs von Balthasar*, Éditions universitaires de Fribourg, 1994.

5 M. GODELIER, *Métamorphoses de la parenté*, Champs-essais, Flammarion, 2010, p. 409.

I. Dénatalités (le planning familial de l'extinction)

3. La rationalisation de la naissance, selon une métaphysique qui oublie le physique, aboutit à la dénatalité. Il convient à ce propos de faire un état des lieux. Deux principes me semblent commander notre postmodernité : la certitude de l'extinction et la révolution, non plus humaniste et politique, mais transhumaniste et technologique (le « paradigme technocratique », selon une expression du pape François plusieurs fois reprises dans *Laudato si'*).

La certitude de l'extinction remet en cause la modernité nataliste. Qu'advient-il aux « lendemains qui chantent » s'il n'y a plus de lendemains ? La chanson vous reste en travers de la gorge. D'autant qu'il ne s'agit pas seulement de l'irruption lointaine d'une calamité cosmique. C'est le projet moderne lui-même, l'avènement d'une société où les hommes seraient pacifiés par le confort et la consommation industriels, qui se dévoile en vecteur majeur de la destruction de l'environnement.

De là cette dénatalité qui frappe spécialement l'Europe où cet optimiste projet fit long feu. Jean Bourgeois-Pichat, directeur de l'INED, faisait en 1988 l'hypothèse d'une Europe nivelée au taux de fécondité de la RFA et en déduisait la disparition totale des populations européennes autour de 2250⁶. En Sardaigne, aujourd'hui, le taux de fécondité est bien plus bas encore – au-dessous d'un enfant par femme : on a fermé la moitié des écoles, les clubs de sport sont remplacés par des maisons de retraite. Les Italiens ont beau avoir Dante et la « Cité éternelle », ils paraissent d'accord pour s'éteindre.

Cioran écrivait en 1973, soit un an après la publication du rapport Meadows par le Club de Rome : « Ma vision de l'avenir est si précise que, si j'avais des enfants, je les étranglerais sur l'heure⁷. » C'est clair : des enfants, il n'en aura pas, le courage de les étrangler lui manquera au moment de faire son devoir. Son mot révèle à vrai dire autre chose que ce qu'il prétend dévoiler. Le grand pessimiste prétend avoir une vision très précise de l'avenir (comme les optimistes, du reste). Parler ainsi, c'est déjà nier l'avenir : s'il est déjà sous nos yeux, il ne s'agit plus que d'un futur projeté à partir du présent, un futur sans avenir, un programme ou une prédiction.

6 J. BOURGEOIS-PICHAT, « Du XX^e au XXI^e siècle : l'Europe et sa population

après l'an 2000 », *Population*, année 1988, 43-1, pp. 9-43.

7 CIORAN, *op. cit.*, p. 1351.

Dès qu'elle devient une coche dans un planning, la naissance n'est plus naissance, commencement d'un sujet séparé, mais fabrication, insertion d'un objet dans le monde. Comment reprocher au planning familial de s'attacher d'abord à promouvoir la contraception et l'avortement ? Concevoir l'enfant dans les idées claires et distinctes de sa tête, c'est déjà douter qu'il faille le concevoir dans l'obscurité du sein.

4. Cela nous reporte au paradigme technocratique. Autrefois, la naissance était un événement de la visibilité. L'enfant sortait du sein de sa mère, et l'on découvrait alors si c'était fille ou garçon, difforme ou bien-portant. Voilà pourquoi nous célébrons Noël : *Dum visibiliter Deum cognoscimus...* « Maintenant que nous connaissons Dieu visiblement, nous sommes entraînés par lui à l'amour des [choses] invisibles » (1^{re} préface de la Nativité).

L'Incarnation aurait-elle lieu de nos jours que nous célébrerions la première échographie de Notre-Dame. Ou bien le diagnostic prénatal de Notre-Seigneur. Avec un séquençage ADN approprié, nous aurions été plus au clair sur la provenance de son chromosome Y. Et si cette radioscopie nous avait préventivement permis de déceler en ses gènes une mort prématurée (par exemple le trinitaire sous forme de trisomie), nous aurions pu ériger sa croix plus tôt, la planter aux entrailles de sa mère, avant sa prédication du Royaume. La présentation phénoménotechnique de l'enfant fait disparaître l'épiphanie de son visage. Nous le sondons avant de le regarder en face.

Fabrice
Hadjadj

Dans l'autre sens, il n'est plus la peine de croire : un test génétique peut scientifiquement vous prouver que vos parents sont vos parents, vous n'avez plus à prêter foi en leur témoignage. Deux dimensions fondamentales de la naissance sont ainsi éludées : pour les parents, l'événement du visible ; pour l'enfant, qui n'a pas assisté à sa naissance, ou ne peut s'en souvenir, la foi en ses parents.

Une autre dimension est encore perdue par cette anticipation et cette vérification technoscientifique. On croit qu'on voit déjà, avant la venue au jour, et donc on risque de ne pas voir que celui qui s'offre à la lumière se dérobe dans son offrande même – ce que je suggérerais déjà en parlant de visage. Le visage du nouveau-né, dans sa nudité radicale, avant même de se défroisser, n'est pas seulement quelque chose, mais quelqu'un, l'aventure d'un autre, qui excède savoir et pouvoir.

La naissance est toujours double. Elle n'est pas que venue dans le monde mais aussi et d'abord venue dans la vie, pour reprendre une distinction de Michel Henry. Le nouveau-né apparaît soudain dans le

monde comme un être extérieur, séparé de la mère mais, à travers son visage, par-delà l'extériorité, il est aussi l'avènement d'une intériorité, d'une altérité qui ne fait pas nombre avec les objets du dehors. La naissance – plus spécifiquement la naissance humaine, même s'il convient d'admettre que tout animal n'est pas une simple mécanique objective, mais le centre d'un monde perceptif – est toujours l'arrivée dans le monde de qui n'est pas seulement du monde, puisque sa conscience rassemble le monde autour de lui. Il vient au monde, mais il est du Royaume : c'est le monde qui vient à lui, n'étant monde que sous son regard, foyer par qui s'en rejoue la destinée tout entière. — Qu'un visionnage technique soit donné avant la séparation abyssale du visage induit à ne faire de celui-ci qu'une facette du possible.

5. J'ai déjà parlé du dédoublement traditionnel de la naissance – des mortels et des dieux. Qu'en reste-t-il, de nos jours ? Le centre d'obstétrique et l'état civil. L'état civil pour justifier votre existence sociale, avec un numéro d'INSEE unique qui vous distingue de tous les autres et qui vous poursuit à travers toutes vos démarches administratives. Comment avec ça, savoir sa vocation, au-delà de son insertion socio-professionnelle ? La seconde naissance ne vous donnait pas seulement d'accepter la première, elle vous indiquait en outre pour quoi ou plutôt pour qui donner votre vie.

La société moderne se constitue avec Hobbes à partir non plus du sacrifice pour le bien mais de la préservation contre le mal. Ontologie bourgeoise où la conservation prime sur la manifestation. Il ne s'agit plus tant de s'exposer que de s'épargner. On se souvient de Péguy martelant que ce ne sont pas les livres de débauche qui pervertissent le gamin moderne, mais le livret de caisse d'épargne :

De même que nous périssons aujourd'hui comme peuple de notre épargne et de notre caisse d'épargne, de même intellectuellement nous périssons de cette règle qui est une règle de caisse d'épargne intellectuelle⁸.

Or nous n'en sommes plus là. La postmodernité n'est plus fondée sur l'épargne et l'accumulation, mais sur une exposition virtuelle et une dépense autodestructrice. Quand il n'y a plus à donner sa vie, autant se donner la mort.

De notre époque, qui est moins une époque qu'un délai, le dernier rituel de seconde naissance, le baptême désespéré de son libre-arbitre,

8 C. PÉGU, *Note conjointe sur M. Descartes* *Cœuvres complètes en prose*, III, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1992, p. 1414.

le retour du sacrifice refoulé, c'est l'euthanasie. Ou le suicide assisté. Michèle Causse, écrivaine, traductrice de Melville, va se tuer en Suisse avec l'aide de l'association Dignitas. Elle ne parle pas de se tuer ni de mourir. Elle emploie un autre verbe, que les commentateurs qualifient d'« euphémisme », et qui me semble correspondre au contraire à une hyperbole particulièrement significative : Dé-naître⁹. Nous sommes en effet à l'époque du dé-naître.

II. Le refus d'être né (un enfant conceptuel d'Anders et Arendt)

6. Hannah Arendt a pour premier mari Günther Stern *alias* Anders. Leur union dure de 1929 à 1937, huit années studieuses et inquiètes face à la montée des périls, sans enfant. Plus tard, cependant, dans leur séparation même, l'un et l'autre s'efforcent de penser la naissance. Ils en font même le principe de leur résistance – elle, au totalitarisme, lui, à la deuxième et la troisième révolutions industrielles.

Le totalitarisme est un régime non répertorié par les Anciens. Hitler et Staline pourraient nous faire accroire qu'il s'agit d'une espèce de tyrannie mieux armée. Il n'en est rien. Ce qui spécifie le totalitarisme, c'est « l'idéologie au pouvoir ». Une telle possibilité suppose sans doute une mentalité techniciste, digne d'un peintre recalé à l'école des Beaux-Arts et que son ressentiment rabat sur un autre domaine : la politique non comme un agir, mais comme un faire, et le peuple non comme une multitude de personnes avec leurs histoires, mais comme un matériau qu'il convient de sculpter de la plus belle manière. Cette technicisation de la politique ne puise toutefois sa force de propagande et de persuasion que de s'apparenter à une science appliquée, si bien que seule la science moderne rend possible le pouvoir de l'idéologie. Ses décrets sont l'expression de la loi générale du réel. En les appliquant bien, comme un procédé de fabrication, nous parviendrons à l'homme nouveau :

Fabrice
Hadjadj

La loi de la Nature ou celle de l'Histoire, pour peu qu'elles soient correctement exécutées, sont censées avoir la production du genre humain pour ultime produit¹⁰.

9 Voir le chapitre « Faire naître » dans mon livre *Qu'est-ce qu'une famille ? suivi de La Transcendance en culotte et autres propos ultra-sexistes*, Salvator, 2014.

10 H. ARENDT, *Le système totalitaire* (1950, 1966), trad. J.-L. Bourget, R. Davreu, P. Lévy, Points-Essais, Seuil, 1972, p. 206.

L'être-produit doit donc supplanter l'être-né. L'humain authentique et pacifié ne saurait sortir des hasards bestiaux de l'accouplement, germes de sauvagerie et d'inégalité, mais d'une planification conforme au mouvement de la Nature et de l'Histoire. L'essence de la Terreur totalitaire ne réside pas tant dans le fait de terrifier que de rassurer : tout drame sera aboli grâce à la production calibrée d'un humain enfin satisfait de lui-même et de sa condition.

La terreur, en tant que servante obéissante du mouvement historique ou naturel, a donc le *devoir d'éliminer* non seulement la liberté, quel que soit le sens particulier donné à ce terme, mais encore la source même de la liberté que le *fait de la naissance* confère à l'homme et qui réside dans la capacité de celui-ci d'être un nouveau commencement¹¹.

7. En quoi la naissance constitue-t-elle du nouveau ? demande Anders. On naît depuis toujours, selon un processus animal et même végétatif. Nulle innovation en cela. Avec la seule généalogie, l'histoire se répète. Elle ne se transforme qu'à travers la technologie. Ce qui innove, ce qui s'améliore sans cesse, ce sont les choses fabriquées, conçues selon l'esprit, et non selon la chair :

Thème

Notre corps d'aujourd'hui est le même que celui d'hier, c'est le même corps que celui de nos parents, le même que celui de nos ancêtres ; celui du constructeur de fusée ne se distingue pas de celui de l'homme des cavernes. Il est stable sur le plan morphologique. Moralement parlant, il est raide, récalcitrant, borné ; du point de vue des instruments : conservateur, imperfectible, obsolète – un poids mort dans l'irrésistible ascension des instruments. Bref, le *sujet de la liberté et celui de la soumission sont intervertis : les choses sont libres, c'est l'homme qui ne l'est pas*¹².

L'Obsolescence de l'homme commence avec un visiteur, T., qui visite une exposition de machines très sophistiquées. Devant leur parfaite efficacité, il cache ses mains, comme des outils trop rudimentaires. Il éprouve alors un nouveau *pudendum* : la « honte prométhéenne »... S'ensuit une dénonciation du système technologique, lequel fait de l'individu une somme de fonctions améliorables, c'est-à-dire séparables, et donc un « dividu ».

Toutefois, à trop considérer les dénonciations d'Anders, on oublie facilement son annonce. Le sous-titre de son livre évoque « l'âme

11 *Ibid.*, p. 212. Je souligne.

12 G. ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme, sur l'âme à l'époque de la deuxième*

révolution industrielle [1956], trad. C. David, Ivrea, 2002, p. 50.

à l'époque de la deuxième révolution industrielle ». Et une note en bas de page, comme en passant, insiste sur la négation qui constitue le ressort non seulement de l'innovation posthumaine mais de toute l'histoire de la philosophie moderne : le rejet de l'« être-né ».

Voici d'abord le corps du texte :

Si j'essaie d'approfondir cette "honte prométhéenne", il me semble que son objet fondamental, l'"opprobre fondamental" qui donne à l'homme honte de lui-même, c'est son *origine*. T. a honte d'être *devenu* plutôt que d'avoir été *fabriqué*. Il a honte de devoir son existence – à la différence des produits qui, eux, sont irréprochables parce qu'ils ont été calculés dans les moindres détails – au processus aveugle, non calculé et ancestral de la procréation et de la naissance. Son déshonneur tient donc au fait d'"être né", à sa naissance qu'il estime triviale (exactement comme le ferait le biographe d'un fondateur de religion) pour cette seule raison qu'elle est une naissance¹³.

La référence au biographe du fondateur mystique le laisse déjà entendre : la critique va au-delà de la technologie au sens strict. L'alternative entre être-né et être-fabriqué déborde le domaine contemporain de la fabrication.

Fabrice
Hadjadj

Anders ne le dit pas, mais cet ajustement du né au fabriqué se rapporte à un problème épistémologique. Le « faire » nous est si connaturel qu'il constitue notre premier modèle de compréhension : « Je te connais comme si je t'avais fait », voilà qui semble l'extrémité de la connaissance – transparente, opérative, capable non seulement de décrire et prescrire, mais de reconstruire et déconstruire.

8. Voici à présent la note en bas de page :

Le rejet de l'"être-né" est un thème qui n'a jamais cessé de réapparaître – surtout, bien sûr, dans les religions. Certains fondateurs ont volontiers été lavés de la souillure de l'"être-né" (Moïse). Nous trouvons un ultime écho du rejet religieux de cette souillure dans les réactions à la théorie de l'évolution, dans l'*indignation* provoquée par l'affirmation selon laquelle nous, les hommes, *proviendrions* d'autres étants. Le dernier discrédit en date de l'"être-né" vient de la révolution bourgeoise et surtout de la philosophie qui l'a accompagnée. Le "moi s'auto-posant" de Fichte est la transcription spéculative du *self-made-man*, c'est-à-dire de l'homme qui ne veut

¹³ *Ibid.*, p. 38.

pas être devenu, qui ne veut pas être né, mais souhaite ne se devoir qu'à lui-même comme son propre produit. [...] "L'obscurité propre de l'homme", écrit Schelling, "se dresse contre l'origine à partir du fondement". Heidegger est une *variante* tardive de Fichte : son concept d'"être-jeté" ne conteste pas seulement l'"être-crée" par Dieu, c'est-à-dire l'origine surnaturelle, mais aussi l'"être-devenu", c'est-à-dire l'origine naturelle¹⁴.

Le refus de la naissance en contient plusieurs autres : celui d'une provenance animale, celui d'une inconvenance triviale, celui d'une hétéronomie. Tout cela correspond à une « souillure » (je confesse toutefois ne pas comprendre la référence à Moïse, sinon en relevant chez Anders une certaine ignorance biblique : de Moïse, la naissance fait irruption dans un contexte où toute mentalité planificatrice l'aurait interdite, puisque ses parents ont déjà deux enfants, et que lui, le troisième, est voué par avance à être jeté au fleuve).

La parole de Schelling est sans doute la plus symptomatique : se dresser contre l'origine à partir du fondement, tel aurait été l'effort de toute la philosophie jusqu'à Heidegger inclus – ce que j'appelle résorber le généalogique dans le logique, faire de la naissance le simple effet d'une cause (j'y reviendrai).

Si l'on retourne au modèle des instruments et de leur « ascension irrésistible » dans l'innovation, apparaît la contradiction de tout constructivisme : plus je prétends me construire, plus je veux être construit. Le *self-made* est encore un *made*, et un *made-for*. Ce qui fait envier la liberté des outils relève de leur hétéronomie même. Ils sont perfectibles, c'est-à-dire à chaque fois parfaitement adaptés, et conçus en vue d'une fonction que leur nom indique : le tournevis, l'ordinateur, le coupe-papier... De suite ils me disent ce que je dois en faire, alors que les noms de Günther ou Jean-Paul restent très vagues sur leurs finalités respectives.

En cela, l'innovation technique produit sans doute du nouveau mais, à la différence de la naissance, elle ne produit pas un « nouveau commencement ». Les appareils les plus innovants s'inscrivent dans un dessein rationnel, ils ont un sens prédéfini.

Et voilà le plus lourd de sens : mon envie de « sens à ma vie » peut se calquer sur le patron d'une finalité instrumentale. Je me lève le matin,

¹⁴ G. ANDERS, *op. cit.*, pp. 38-40. Dans l'édition française, la note, ici abrégée, court sur trois pages.

et je sais ce que j'ai à faire. — Certains ne se représentent pas autrement la vie dans l'Esprit Saint : Dieu *m'a fait pour ceci* ou cela, quand rentrerai-je enfin dans l'automatisme du bien, quand mon action sera-t-elle infailliblement tournée vers l'optimum, grâce au divin algorithme ? Une certaine vision du progrès religieux peut avoir été au principe du progrès technocratique : rêve de retrouver non pas le temps, mais l'instinct perdu. Plus que jamais se vérifie l'adage selon lequel qui veut faire l'ange fait la bête. Et, dans ce contexte, il ne fait pas bon naître humain. L'idéal s'y apparente à une régression intra-utérine – la tiédeur bienheureuse d'un abri où toute l'alimentation s'accomplit par câble. Au nom de cette régression intra-utérine comme idéal du surhomme, on pourra sans mal préconiser l'interruption de grossesse. À quoi bon couper le cordon, si le but est d'être hyperconnecté ?

Nous l'entrapercevons : le fondement rationnel contre l'origine charnelle met en jeu toute l'histoire de la vérité comme savoir propositionnel. Est vrai seulement ce qui vaut pour tous à tout moment. Dès lors, plus c'est vrai, plus c'est impersonnel, nécessaire, métaphysique au sens d'antiphysique. Cette « vérité » ne peut finir que par rejeter la naissance charnelle, laquelle est toujours personnelle et contingente. À moins que la Vérité ne naisse sur la paille, entre la bouse et le crottin, un de ces jours obscurs de l'histoire, et qu'elle puisse dire à Thomas : *Ego sum via, veritas et vita* (Jean 14,6).

Fabrice
Hadjadj

III. Le logique et le généa-logique

9. La réduction du généalogique au technologico-marchand est un signe des temps qui sont les nôtres. Les biotechnologies entendent fournir, avec les meilleures intentions et un grand sens déontologique, un produit viable et sans défaut, avec service après-vente. Le pouvoir sans précédent que la technoscience contemporaine prétend monnayer reste cependant un leurre. Cette réduction vient de plus loin. Elle correspond très exactement à ce que la Bible appelle l'idolâtrie.

Un père que consumait un deuil prématuré a fait faire une image de son enfant trop tôt parti (*Sagesse* 14, 15).

La naissance qui mène à la mort doit être dépassée par une fabrication sous contrôle. Ce qui était conçu dans l'obscurité des entrailles doit être conçu dans l'esprit et ses lumières immortelles. Cela, bien

entendu, pour le bien de l'enfant, même si celui-ci n'est plus à proprement parler un enfant mais un produit. Comment laisser, nous autres, rationnels, l'origine humaine à des processus végétatifs ? Imaginons que l'environnement devienne radioactif : nos laboratoires n'auront-ils pas le devoir de faire des petits d'homme modifiés par les gènes de *Deinococcus radiodurans*, bactérie polyextrêmophile ?

J'en reviens à Cioran.

Je sais que ma naissance est un hasard, un accident risible, et cependant dès que je m'oublie, je me comporte comme si elle était un événement capital, indispensable à la marche et à l'équilibre du monde¹⁵.

La naissance paraît toujours piégée dans l'équivocité de l'accident risible et du capital événement, de la dépendance au lignage et de la liberté hors normes, de l'intégration au monde et du moi souverain. De là l'oscillation entre hasard et nécessité, trivialité et dignité, animalité et rationalité, et la tentation de ramener l'une à l'autre. Car l'oubli dont parle Cioran joue dans les deux sens : nihiliste (je ne suis que quantité négligeable) et absolutiste (je suis ce que le monde attendait). Deux positions qui se concertent tout de même l'une l'autre : je compense le hasard par la nécessité, la naissance contingente par la fabrication optimale, la facticité par la liberté...

10. Toutes ces dichotomies ont en commun de provenir d'une perspective logique et d'oublier le généalogique. Car ce n'est pas l'oubli de l'être qui est la vérité de notre histoire, mais l'oubli du Père. Et de cet oubli on ne sort pas par un simple dévoilement (*aletheia*) – le dévoilement du père, ivre et nu, nous conduit toujours à la raillerie de Cham. Il y faut une révélation (*apocalypsis*).

Le logique procède par déduction abstraite et intemporelle, le généalogique, par naissance concrète et événementielle. Le logique va de quelque chose à quelque chose : c'est le syllogisme ; le généalogique va de quelqu'un, et même de quelques deux, à quelqu'un : c'est l'engendrement. Le logique observe le principe de raison suffisante ; le généalogique obéit à un don de la vie injustifiable. Le logique saisit le monde en termes de causalité ; le généalogique le reçoit en termes de paternité et maternité. Le logique remonte à une cause plus ou moins première : « L'univers est sorti du Big Bang – ou d'un ingénieur

Thème

divin. » Le généalogique cherche un père : *Voici les engendremens des cieux et de la terre (Genèse 2,4).*

Mais lequel est premier ? Être ou naître ? Telle est la question.

Le philosophe grec démontrera : — C'est le logique, avec ses syllogismes, sans quoi l'on régresserait vers d'imaginaires théogonies.

Et il aura raison.

Le rabbin juif contestera, citant d'autres rabbins, avec des versets bibliques et des complications talmudiques : — C'est le généalogique qui est premier, avec ses *toldot*, sans quoi la révélation d'autrui se résorberait dans le dévoilement de l'être.

Et il sera contredit.

Ce n'est probablement pas le Grec qui le contredira. Il l'ignorera plutôt en le taxant d'ignare ou de relativiste. Le rabbin sera d'abord contredit par un autre rabbin, et cette contradiction fournira la meilleure preuve de ce qu'il avance. Quelqu'un d'autre s'oppose à lui, dans une irréductible différence, laquelle ne saurait se résorber dans quelque chose, dans un savoir propositionnel, puisqu'un tel savoir n'advient jamais qu'au sein d'un entretien de quelqu'un à quelqu'un, père ou mère et fils ou fille, homme et femme, aîné et cadet, enfin de l'un à l'autre...

Fabrice
Hadjadj

Disant cela, notez-le, je parle encore le langage logique (quoique je ne prenne la parole qu'en répondant à des maîtres – Thomas, Emmanuel, Jean-Louis, Jean-Luc, Gilles... – et, plus amont, à mes parents – Bernard et Danielle – afin de m'adresser encore à des lecteurs). Il faut en effet ne pas en rester aux théogonies imaginaires, mais dégager la réalité dont elles sont le signe. Cette réalité cependant marque la préséance du Père sur la Cause, et rappelle que le Verbe (ou la Raison) est éternellement le Fils unique : *genitus non factus*, engendré non pas fait.

15. Le Credo emploie le lexique de la naissance plutôt que celui de la causalité. Le verbe « naître » se multiplie dans sa traduction française à travers un participe explicitant et explétif : Dieu (né) de Dieu, Lumière (née) de la Lumière, vrai Dieu (né) du vrai Dieu.

Tel est le véritable événement du concile de Nicée.

Tandis que pour Arius, Dieu est Dieu en tant qu'*inengendré*, c'est le nom de Père que Nicée (suivi par saint Athanase, saint Basile, etc.) met au premier plan. Dieu est *Père d'un Fils*¹⁶.

Le concile, selon Gilles Emery, visait à attester non pas tant la divinité du Fils que la paternité de Dieu, et donc, par-delà l'égalité des personnes divines, la modalité de leur procession, et l'antériorité éternelle de l'engendrement sur la causalité.

Il me plaît de reconnaître, dans le concile de Nicée, un concile profondément juif. Il parle grec, mais il traduit le langage biblique, si déconcertant soit-il de prime abord pour l'argumentation rationnelle. Il témoigne de l'étonnante primauté du généalogique sur le logique, de sorte que la métaphysique apparaît comme enveloppée par la Révélation, et non l'inverse.

Thomas d'Aquin eut à cœur de montrer que, en Dieu, « le nom *Père* n'est pas une image ni une métaphore, mais bien un nom qui s'applique *proprement* à la personne divine¹⁷ ». Et il n'a cessé de rappeler que l'engendrement, au sein de la Trinité, ne pouvait être réduit à la causalité. Raison pour laquelle les Docteurs latins parlent de « principe » à propos du Père, quand les Grecs, restant dans le trouble, parlent encore de « cause »¹⁸.

Mieux encore (et plus renversant pour le métaphysicien) :

Les termes de « génération » et de « paternité », comme les autres noms qui s'attribuent à Dieu au sens propre, se disent d'abord de Dieu plutôt que des créatures, du moins quant à la réalité signifiée, et non quant au mode de signification¹⁹.

Voilà qui paraît *fou dans le monde* et qui *confond les sages* (1 Corinthiens 1,27). La naissance est ce que nous avons en partage avec les plantes ! La paternité est un attribut que mon imbécile de voisin a gagné juste en couchant avec sa cruche de femme ! Comment ce truc de légume ou d'animal, si relatif, si physique, si hasardeux, pourrait-il se dire *per prius* de l'absolu même ? Pour aggraver son cas, Thomas souligne l'inverse de ce que nous aurions logiquement pensé : cette priorité s'affirme *quantum ad rem significatam*, et non *quantum ad modum significandi*. Nous aurions cru que c'était une manière de dire, mais non, c'est la réalité même de la paternité et de la naissance qui est

16 G. EMERY, *La Théologie trinitaire de saint Thomas d'Aquin*, Cerf, 2004, p. 187.
17 *Ibid.*

18 Voir saint THOMAS D'AQUIN, *Somme de Théologie*, I, q. 33, a. 1, ad 1.
19 *Ibid.*, a. 2, ad 4.

divine, et c'est du Père de mon Seigneur Jésus-Christ que toute paternité au ciel et sur la terre tire son nom (Éphésiens 3,14 pour bien lire Exode 3,14 – Celui qui est est d'abord le Père).

Certes, pour passer du mode de signifier mondain au mode de signifier céleste, il faut opérer une purification du terme. Et pour ce faire, à la suite d'Augustin et de beaucoup d'autres, Thomas recourt au logique : l'acte de pensée et d'aimer, la procession de l'intelligence et de l'amour à partir de l'esprit, servent à mieux dégager le mode de signifier infini – ultra-physique plutôt que métaphysique – de la paternité et de la filiation divine. Mais le logique ici reste serviteur, subordonné au généalogique. Il est là moins pour illuminer que pour élucider, accueillir et magnifier le don-né, ce qui se livre par engendrement. Le Verbe est d'abord Fils du Père.

11. Ce que nous entrevoyons ici a des conséquences énormes pour la pensée. La primauté du Père sur la cause et, pour le dire en langage logique encore, de la naissance sur la déduction, ou du généalogique sur le logique, implique d'autres primautés : de l'événement sur le conséquent, de la mémoire sur la théorie, du narratif sur le déductif, de l'épreuve sur la preuve, du kérygmatic sur l'apologétique, de la vocation sur le sens, du témoin sur le savant, de l'enfant sur le sage...

Fabrice
Hadjadj

En ces temps-là, répondant, Jésus dit : « Je te rends grâce, Père, seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants, et tu les as révélées aux petits enfants (Matthieu 11,25).

Par la bouche des nouveau-nés et de ceux qui sont à la mamelle, tu as fondé ta force face à tes adversaires (Psaume 8,2).

Cette primauté de l'engendrement sur la causalité dépasse les dichotomies liées à la naissance, puisqu'elle témoigne d'un avènement libre de la réalité à partir d'une filiation. Elle les dépasse mais ne les abolit pas, car elle ne constitue pas une démonstration. Impossible de démontrer qu'il est bon d'être né. On peut en témoigner, reconnaissant le don du Fils par le Père, et la convenance – non l'évidence – de ce don, puisque Dieu est sans pourquoi. En effet création et rédemption sont suspendues à la volonté du Père. De puissance absolue, il aurait pu ne pas les ordonner. Entre l'être créé et Celui qui est, il y a un hiatus, une contingence qui n'est traversée que par notre participation à la liberté d'un engendrement divin.

Comment accepter d'être né ? Ni nos raisonnements ni nos parents n'y suffisent. Les parents tendent à se faire des images de leur enfant afin de repousser sa mortalité. Et les raisonnements, rationalisant la naissance, tendent à la confier non à des pères et des mères mais à des experts et des matrices. Il faut donc que les parents nous tournent vers le Père. Il faut que la raison s'incline devant le Logos qui est le Fils, et que ce Fils soit à la fois le *premier-né* (*prototokos*) *avant toute créature* (Colossiens 1,15) et le *premier-né d'entre les morts*, *afin qu'il ait en tout la primauté* (Colossiens 1,18).

Cette acceptation d'être né, avec toutes les défaillances que cela implique et la possibilité jusqu'au dernier jour ouverte d'être un monstre ou un saint, restera toujours plus neuve que n'importe quelle innovation. L'innovation est vouée à l'obsolescence des objets, tandis que la naissance est l'avènement d'un sujet, sans doute, mais surtout, dire oui à sa naissance, c'est dire oui à tout l'univers et à toute l'histoire, et reconnaître en eux, non un sens, mais une vocation : « S'insurger contre l'hérité, disait Cioran, c'est s'insurger contre des milliards d'années, contre la première cellule²⁰. » L'accepter, par conséquent, en écoutant l'appel du Père, c'est, mieux que par des raisonnements, justifier des milliards d'années et la première cellule.

Fabrice Hadjadj, né de parents juifs, agrégé de philosophie et diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Paris, dirige l'Institut Philanthropos (Fribourg, Suisse). Auteur de nombreux essais, pièces de théâtre et récits, il a été membre du Conseil pontifical pour les Laïcs. Sa femme et lui attendent leur dixième enfant.

Thème